

COPENHAGUE, l'autre focale

Développement durable : des urgences immédiates

par Patrick Lagadec

On a sûrement trop espéré de la rencontre de Copenhague. On a trop dit sur des enjeux dont on savait sans grande erreur possible, qu'ils ne seraient pas satisfaits. Mais, il est étonnant qu'un silence assourdissant succède au tintamarre. Nos nouveaux systèmes de communication s'attachent en effet plus facilement sur l'événement, le ponctuel et le simple qu'ils n'observent le complexe.

Mais les *scenarii* catastrophes visant la planète à l'horizon 2050, si largement décrits, ne doivent pas occulter la question de savoir si des grands pays comme le nôtre ont la capacité d'opposer, dès aujourd'hui, des réponses adaptées à l'accélération de phénomènes climatiques aggravés, interroge Patrick Lagadec. La question est singulièrement dérangeante...

Catastrophe, climat, Copenhague, crise, développement durable, organisation de crise, phénomènes naturels, résilience, vulnérabilité

« **SI NOUS N'AGISSONS PAS** maintenant, la planète connaîtra des situations graves dans les années 2050 ». Tel a été le fil rouge des réflexions autour des politiques à mettre en œuvre en matière de développement durable. C'est assurément la préoccupation majeure et la bonne perspective d'ensemble. Mais il y a eu blocage, les yeux sont restés rivés sur les développements économiques et financiers à empiler coûte que coûte, avant de prendre en compte les problèmes de demain.

Hélas, l'horizon 2050, n'est pas le seul à considérer. Le problème immédiat est que l'on va devoir faire face – tout de suite – à des phénomènes erratiques, multipliés, enchevêtrés et très destructeurs. Et pas seulement pour le Tiers Monde, qui n'est certes pas au centre des préoccupations des pays les moins bien disposés.

Mettons-nous – pour une fois – dans l'univers qui compte : celui où ce sont les extrêmes qui nous imposent leurs règles du jeu. Oui, je sais, c'est intolérable à nos esprits et nos outils d'excellence « gaussienement » corrects, où l'on vénère l'ordre, la mesure, le raisonnable, le retour à la normale, sans lesquels il n'est point de modèle élégant, de débat cadré, de calcul numérique précis, voire de calcul tout court. Et même si l'on veut rester dans un bon gaussien de confort, songeons au moins à déplacer un peu la cloche vers la droite, et l'on verra d'un coup l'ampleur nouvelle qui sera donnée aux événements non médians.

De nouveaux phénomènes sont prévisibles

Le problème ne sera pas d'abord l'élévation moyen du niveau de la mer, mais les *blitzkrieg* climatiques que nous allons

subir – et qui vont nous faire entrer brutalement dans l'ère des méga-crisis. Nous les avons récemment évoquées, lors d'une réunion conviée en juin dernier par le ministre néerlandais de l'intérieur¹.

Une seule tempête, comme on l'a vu en 1999, et l'on perd autant de forêts que cela n'a été le cas, pour la France, de façon cumulée, depuis deux siècles. Avec éventuellement une mise en danger de nombre de nos ports, bords de mer et rives de fleuves, grands réseaux de toute nature (n'oublions pas l'épisode de la centrale du Blayais en 1999, et il y a bien d'autres sites exposés, et moins bien protégés). Nous mesurons, à l'heure où ces lignes sont écrites, ce que peut déjà avoir comme impact généralisé une neige européenne un peu insistante : avions, trains, routes, approvisionnements, conceptions techniques génériques, etc. – une amorce de difficultés systémiques.

La Nouvelle-Orléans a subi le choc Katrina en 2005 (certes, cette perte n'est pas bien dérangeante pour les États-Unis). En 2006, avec deux cyclones, on a eu très peur pour Houston – et là, avec un centre stratégique majeur pour la première puissance mondiale, on commence à jouer à tout autre chose (peu avant, ce fut pour Cap Kennedy : c'était le spatial US qui se trouvait dans la balance). En 2006, on a vu à nouveau les responsables en situation délicate, quand ils ont découvert non pas un cyclone, mais une suite de cyclones (*assembly line* comme disait si bien CNN) : certes, on avait de meilleurs plans, mais comment évacuer de vastes zones économiques vitales 5 à 7 jours à l'avance (car après il est trop tard) sur information encore insuffisante ? On ne peut décemment pas faire évacuer

1. Patrick Lagadec : « *The Megacrisis Unknown Territory - In Search of Conceptual and Strategic Breakthroughs* », summary of the book chapter to be published in Rosenthal et al., in Special issue : « *Mega-crisis in the 21st Century* », October 2009, Magazine for National Safety & Security and Crisis Management, Special issue Ministry of the Interior, The Hague, The Netherlands (pages 40-41), <http://www.patricklagadec.net/fr/pdf/magazine%20Special%20Mega-crisis%20in%20the%2021st%20century.pdf>.



Houston trois fois dix jours pour rien lors d'un même été...

Autre front : une seule sécheresse un peu forte, aux États-Unis ou en Chine, et le monde peut (re)découvrir l'état de famine à très grande échelle (H. Bruins, *Risks to Food Security : Contingency Planning for Agri-Mega-crisis*, cf. note 1). On « n'imagine » pas ce type de scénario, qui sonne bien « moyenâgeux ».

Dans le même temps, il faut prendre en compte le fait que nous avons considérablement entamé ces dernières décennies notre capital de résilience – c'est même là d'ailleurs le facteur essentiel de notre « réussite ». Nos hubs aériens, comme le disait le responsable de la sécurité de l'aéroport d'Amsterdam lors d'une conférence réunie par la Commission européenne à Bruxelles (*European Civil Protection : « Together in the face of disaster »*, 22-23 novembre 2007), sont sensibles à toute turbulence se produisant quelque part sur la planète. Nos supermarchés, totalement dépendants des transports, ont une demi-journée de stock de nourriture d'avance. On ne saurait plus faire fonctionner nos systèmes sans réseau internet, lui-même dépendant des réseaux électriques, eux-mêmes non tolérants à de fortes canicules et sécheresses, ou à des pannes au mauvais moment, etc. Tout – transports, villes, technologies, etc. – est désormais en logique de hub, de flux tendu, d'interdépendance généralisée et à couplage serré. N'importe quel « coup de torchon » dans cette construction, ultra-performante (au moins pour quelques-uns) en situation nominale, a des effets foudroyants, sidérant pour les acteurs.

C'est l'analyse percutante de l'amiral Thad Allen, qui fut enfin nommé, dix jours après le passage de Katrina pour prendre en charge l'action fédérale : « *Personne n'avait rien compris. Ce n'était pas un cyclone. C'était une arme de destruction massive sans dimension criminelle. Nous avons évacué 2 millions de personnes en quelques jours et semaines. Le Dust Ball dans les années 30, ce fut 400 000 personnes sur plusieurs années. Et l'on ne savait pas si ces populations pourraient revenir – comme dans une*

attaque par arme non conventionnelle ». (interview avec Hans de Smet).

Comme aurait dit Maurice Grimaud, parlant des plans d'État en mai 1968 : nos dispositifs vont apparaître « *aussi démodés que le latin* ». Nos logiques d'urgence restent, quoi qu'on s'en défende toujours, mono-sujet : elles vont exploser sur des réalités qui seront désormais systémiques et de très large échelle.

Et aucune prestidigitacion de com' – la potion magique des années 1990-2000 – ne viendra sauver ni les citoyens ni les gouvernants. D'autant que, dans



Illustration D. Chazal / Groupe Préventique. Merci à Patrick Lagadec pour son idée de départ et à Morris, Gustave Doré, Hans Holbein le Jeune, Andersen et Edward Eriksen (et Xavier1981) pour leur aimable contribution.

le même temps, une fractalisation à grande échelle s'est opérée au niveau social, avec une complexification stupéfiante des systèmes humains exposés. Dans le monde entier, nos logiques d'intervention d'urgence restent pensées pour des populations globalement homogènes. Avec cela, on sauve le seul Quartier Français ; ou Neuilly. Ce n'est plus le sujet.

Nous devons nous organiser autrement

La question à ouvrir est donc la suivante : comment s'organise-t-on – tout de suite – pour traiter ces crises hors normes qui ne vont pas manquer de survenir à court terme, y compris dans les pays nantis – incapables d'absorber des perturbations même limitées au regard du potentiel destructeur que Copenhague a accepté d'accentuer ?

Cela suppose des initiatives majeures en termes de gestion de crise, de sécurité civile internationale, d'assurances et réassurances, d'accueils de populations (et pas seulement celles des Maldives), d'investissements massifs en matière de résilience minimale, de mobilisation des acteurs – puisque les systèmes d'État ne suffiront pas à la tâche.

Cela suppose de tout autres formations des responsables en matière de risque et de crises. Il ne s'agit plus de faire connaître les bonnes boîtes à outils qui permettront d'éviter les surprises, et de bien répondre. Il va s'agir de se préparer à être surpris, comme le dit si justement Todd Laporte, professeur à Berkeley – car ce sera le défi à affronter. Qui ne sera pas en mesure de déployer une intelligence théorique et pratique pour ces milieux chaotiques risque fort d'être rapidement broyé par les événements en cause. Quiconque

hausse ici les épaules voudra bien relire ce que les responsables en titre, pour une majeure partie d'entre eux, ont su faire lors de Katrina. Et que nul ne dise, droit dans l'indécence, « *en France, on aurait su faire* » – si on voyait ainsi la moitié de l'Hexagone soumis à destruction majeure, avec les grands réseaux vitaux détruits en trois heures, et la perte quasi-totale des communications.

Certes, je sais bien qu'il peut être très dangereux d'aller sur cette piste, qui ne peut totalement exclure ni le grave ni la peur.

On peut d'ailleurs se tromper, comme on vient de le voir avec la pandémie du siècle qui n'a décidément pas voulu entrer dans nos plans. Et qui a su « vaincre sans

... des logiques hyper-locales deviendront les ancrages décisifs dans les turbulences à venir...

combat », en bon élève de Sun Tsu : on a vu à cette occasion les immenses capacités de flexibilité, d'adaptabilité, d'intelligence stratégiques dont on fait preuve nos systèmes de pilotage²...

Mais, puisque la voie de la sagesse se heurte au court-termisme déterminé, et que le réel ne va pas nous demander la permission de faire irruption à l'agenda, il va bien falloir prendre en considération des scénarios « impensables » dont nul ne pourra dire : « *Personne n'aurait pu prévoir...* ».

Il serait sage, dans les réunions internationales qui vont se poursuivre – Copenhague n'est qu'une bataille perdue – d'ouvrir un autre espace de discussion : celui des chocs à court terme, marqués par un haut degré de surprise et des effets systémiques « inconcevables ». Et cela avant le prochain grand rendez-vous international sur le dossier. On peut proposer des démarches concrètes, qui aident à mettre les uns et les autres en dynamique positive, non en sidération ou en paralysie par la peur. Et il faut le faire avant que l'on subisse une attaque en règle – qui nous laisserait par trop sidérés, abattus.

Comme dans toute discussion difficile, il y aura même des arêtes vives. Qui pourront, s'il le faut vraiment, être

exprimées en termes durs du type : ceux qui refusent la mise à l'agenda, refusent-ils aussi, par cohérence, toute aide internationale en cas de désastre majeur chez eux ? Sont-ils prêts, en cas de désastre majeur, à financer les reconstructions colossales qu'il s'agira de mettre en œuvre (même si l'idée de reconstruction est sans doute en limite de sens dans les scénarios à attendre) ?

Mais on devra tout faire pour éviter pareils termes, et tout faire pour susciter une lucidité nouvelle des uns et des autres.

Certainement aussi, faudra-t-il susciter une prise en main par les groupes sociaux eux-mêmes, en reconstruisant des logiques hyper-locales, qui – aberrantes aujourd'hui – deviendront les ancrages décisifs dans les turbulences à venir. C'est bien la leçon de l'actuel combat pour tenter de reconstruire (comme on peut) La Nouvelle Orléans³.

Ne pas accepter la défaite

Le tout est de ne pas se mettre en position de subir une nouvelle *Étrange Défaite*⁴, cette fois à l'échelle intercontinentale. Pour l'heure, sauf changement de cap résolu, on vit sous la menace de développements si pathétiquement décrits par Marc Bloch, et qui peuvent se résumer en substance par ces mots : « *Ils ne pouvaient pas penser cette crise, ils ne pouvaient donc que la perdre* ».

Les adeptes de la profession de foi « optimiste » diront qu'il ne faut pas sombrer dans le catastrophisme et qu'ils font totalement confiance à la nature humaine pour réagir si d'aventure... Ce sont en général les premiers à désertir au premier coup de tocsin. Il nous faut aujourd'hui conjuguer lucidité et résolution – c'est là le seul optimisme qui vaille. Celui qui affirme, dans la détermination et les actes, la volonté et la capacité de s'attaquer aux réalités telles qu'elles sont. L'échec de Copenhague doit être le déclencheur d'une volonté partagée de réinventer la maison commune, non seulement pour après-demain, mais pour tout de suite. C'est le changement de focale qui s'impose dans toutes nos discussions sur le « développement durable ». ■

9 janvier 2010

2. Patrick Lagadec : « La drôle de grippe – Pandémie grippale 2009 : essai de cadrage et de suivi », *Cahier de recherche* n° 2010-03, département d'économie, École polytechnique, janvier 2010, cf. http://www.patricklagadec.net/fr/pdf/cahier_2010-03.pdf.

3. Julie Hernandez (2009), « *The Long Way Home* : une catastrophe qui se prolonge à La Nouvelle-Orléans, trois ans après le passage de l'ouragan Katrina », in *L'Espace Géographique* n° 2, p. 124-138.

4. *L'Étrange Défaite* est le titre de l'ouvrage de Marc Bloch, historien et officier, qui analysa la défaite de 1940 (publié chez Gallimard, 1990).